

Enseignement, éthique, évolution et « insignifiance »

Thierry Magnin

*Recteur de l'université catholique de Lyon,
Président de la Fédération des Universités Catholiques d'Europe et du Liban,
Membre de l'académie des technologies.*

Vous êtes un physicien réputé, longtemps chargé de recherches au laboratoire de l'Ecole des Mines de St Etienne, et en même temps vous êtes prêtre catholique. Par quel cheminement avez-vous été conduit à assumer ces deux vocations ? La rencontre de l'œuvre du Père Teilhard de Chardin a-t-elle joué un rôle dans ce cheminement ?

En fait quand je repense à mon histoire, je me souviens qu'à l'âge de 12 ans, une époque où je n'avais évidemment jamais fait de physique, on m'a offert une vie de Newton racontée sous la forme de bandes dessinées. Cette histoire m'avait profondément touché et j'avais vu en Newton un modèle à trois dimensions, celles d'un grand scientifique, d'un grand humaniste et d'un grand chrétien. A 12 ans on voit tout en grand !

La conjonction de ces trois dimensions prêtées à Newton m'avait impressionné et je pense que l'orientation de mon parcours entre science et foi vient en partie de cette lecture. Par la suite j'ai appris que Newton n'était pas si croyant que cela, mais qu'importe. Lorsque j'ai commencé mes études d'ingénieur, passé mon doctorat ès sciences physiques et que je suis devenu professeur j'ai eu l'impression de pouvoir réaliser mon rêve d'ado. L'appel à devenir prêtre rejoint ce travail à trois dimensions qu'à cette période j'avais perçu avec Newton. Merci donc à Newton...et à Dieu !

A ce moment-là l'œuvre de Teilhard m'était quasi inconnue. Nous étions en 1978. Il m'apparaissait comme étant un mystique alors que j'étais plutôt du côté rationnel. Je trouvais le mysticisme intéressant mais secondaire. Comme de plus certains estimaient que Teilhard était concordiste, je me méfiais. Par la suite j'ai compris que ce n'était pas le cas et qu'il y avait de grandes différences entre le concordisme, qui est un vrai piège, et les conceptions du Père Teilhard qui sont une synthèse et permettent de voir large. La lecture qu'il fait de Saint Paul et Saint Jean m'a particulièrement impressionné et m'a permis de mieux comprendre le monde d'aujourd'hui et les relations entre sciences et foi chrétienne.

Foi et raison, science et religion sont-elles aujourd'hui réconciliées ?

Je dirais qu'elles sont aujourd'hui en dialogue et, pour une large part, sorties du conflit du 19^e siècle et du début du 20^eme. En ce sens Teilhard est un magnifique pionnier. J'aime ce mot « dialogue », un terme qui est maintenant utilisé par la théologie catholique romaine et qui est au cœur même du travail des théologiens. Il permet de distinguer les domaines sans les séparer, ce qui est très important. C'est ainsi que lorsque nous traitons de sciences dures nous ne parlons pas de Dieu et l'on essaye de trouver des explications naturelles aux phénomènes naturels, ce qui est tout à fait légitime. En même temps on a besoin d'un dialogue intelligent entre foi et raison et il convient alors de montrer que la raison scientifique ne s'oppose pas à la foi et que la foi ne s'oppose pas non plus à la raison scientifique mais que les deux peuvent contribuer à trouver un sens à l'évolution universelle et personnelle. Teilhard exprime très clairement cet aspect des choses en disant que Dieu fait que les

choses se font, c'est-à-dire qu'il en est à la source, mais qu'il n'est pas une cause du même ordre que les causes naturelles.

En théologie cette interprétation nous permet de différencier l'évolution de la création au sens biblique du terme. L'articulation entre création et évolution doit être explicitée en évitant de les confondre. Comme le disait Jacques Maritain « il faut distinguer pour unir ».

Ne pensez-vous pas que le hasard peut être le moyen qui permet au créateur d'agir sans contrevenir aux lois qu'il a lui-même établies ?

On assiste dans l'univers à une montée de la complexité qui conduit à voir apparaître des organismes au psychisme de plus en plus évolué. Les tenants de la théorie synthétique de l'évolution pensent en effet que le hasard des mutations couplé avec la sélection naturelle est le maître du jeu. C'est là une question majeure dans le dialogue avec la théologie, une question qui soulève le problème des actions spécifiques de Dieu et de la nature. Dans l'un de ses textes Teilhard explique qu'à certains niveaux, notamment celui du biologiste, il est possible de ne voir que le jeu du hasard et qu'à d'autres il est possible de voir l'action de la transcendance, action qui toutefois ne vient pas contrarier les lois de la nature. N'oublions pas que nous sommes dans un monde inachevé, en enfantement, dans lequel, selon Teilhard, l'homme peut être regardé comme la flèche de l'évolution au souffle de l'Esprit et comme agent de l'amorisation. Ce n'est pas de l'anthropocentrisme, mais le constat de la capacité qu'a l'homme de répondre au souffle créateur de Dieu et de devenir en quelque sorte co-créateur.

Vous le voyez, Dieu n'intervient pas comme un ingénieur qui va remplacer le travail de la nature et de l'homme. La question du hasard se pose en effet mais il s'agit de savoir ce que l'on met sous ce mot. Y met-on notre ignorance, l'aléatoire, l'imprévisible ? Evitons de faire du hasard un nouveau dieu ! Le hasard c'est la rencontre de deux chaînes causales qui n'ont aucun lien, ce qui est bien difficile à prouver. Il ne faut pas confondre le hasard avec l'action de Dieu mais cette action peut se manifester dans la complexité via le jeu des possibles. Ce jeu des possibles peut aussi être influencé par l'action de l'homme, comme on le voit aujourd'hui avec les nouvelles technologies. N'oublions pas également que le réel est en soi inatteignable et qu'il n'est donc pas exclu de considérer qu'à travers le hasard se dessinent des interactions possibles entre l'immanent et le transcendant.

La complexité du monde que l'on découvre de plus en plus profonde peut-elle être à l'origine du discrédit dont souffre la science ? Peut-on au contraire considérer qu'il ne s'agit que d'un simple « effet de mode » ?

Je pense surtout qu'il y a un retour de l'irrationnel et du simplisme dans notre société où le primat de l'émotion est très fort. Il faut ajouter que le rationalisme pur et dur, desséchant, ne suffit plus. On a accordé une valeur absolue au rationalisme scientifique, ce qui a entraîné le balancier dans un sens opposé : ce n'est guère mieux ! Les neurosciences nous montrent maintenant qu'émotions et raison sont intimement liées. C'est intéressant car cela nous indique peut-être qu'après avoir totalement séparé émotion et raison, cette dernière étant considérée comme autosuffisante, nous allons être conduits à un rééquilibrage. C'est un premier élément de réponse qui me semble très important et qui conduit par exemple le monde de l'éducation à s'intéresser aux différentes formes d'intelligence - rationnelle, émotionnelle, artistique, etc. - et à s'efforcer de les croiser en considérant que l'être humain est bien plus qu'un cerveau bien fait.

Plus important me semble-t-il est le développement des technos sciences¹ qui est différent de celui de la science proprement dite. Au lieu de faire des produits à partir de la science on fait de la science sur des produits. On avait pensé la technique comme un bras prolongé des sciences alors qu'ici se construit un nouveau rapport entre science et technologie : on produit quelque chose sur lequel on apprend. La production est première. On modifie par exemple des bactéries pour qu'elles produisent quelque chose de différent de ce qu'elles produisent dans leur état naturel. Quand on réalise de telles opérations on est plus près de l'ingénieur qui va simplifier le vivant pour le maîtriser que du chercheur en sciences fondamentales. Cette démarche peut être terriblement réductrice de la complexité du vivant ; ce réductionnisme peut devenir idéologique et faire peur lorsque le vivant est ainsi appauvri ! Ces technos sciences sont certes très utiles mais elles peuvent conduire à voir le vivant et l'homme comme des machines, ce qui est déshumanisant. Alors que pourtant, dans le même temps, les biologistes qui s'intéressent aux fonctionnalités du vivant, ils découvrent, comme Teilhard l'avait bien vu, que le lien entre matière et esprit – le psychisme – est plus fort que ce qu'ils anticipaient, ce que les technos-sciences occultent souvent.

Pour réconcilier la science, les technosciences et le citoyen il faudra que l'on cesse de raisonner en termes purement économiques et qu'avec les technosciences on évite de répandre des fantasmes déshumanisants, tels ceux du transhumanisme. Ces fantasmes rejaillissent sur toute la science ce qui est à injuste, dommageable et finalement discrédite la notion même de progrès. On ne parle d'ailleurs plus de progrès mais d'innovations, celles-ci ne suffisant évidemment pas à constituer le progrès. Il nous faut repenser la notion de progrès.

Teilhard n'apporte-t-il pas le moyen de dépasser ces dérives et de replacer ce qui précède dans un cadre plus large ?

Certainement. Ce que je trouve génial, et que reprend le pape François dans son encyclique « Laudato si » c'est que, tout en étant un grand scientifique, Teilhard n'est pas dans le purement matériel. Il constate que l'évolution dans la complexification du vivant *par l'union créatrice* va vers une montée du psychisme, vers l'humanisation, la socialisation, le personnel et non vers l'impersonnel d'une machine. On est là aux antipodes de la vision que donnent aujourd'hui certains tenants des technosciences. En dépassant les aspects purement scientifiques, techniques ou économiques pour mettre en avant la socialisation et l'humain, Teilhard propose une vision qui replace l'humain au cœur de l'évolution et donne sens à celle-ci.

Ces dérives ne seraient-elle pas, pour une part, liées à ce que l'on nomme la « démocratie participative » qui considère que le peuple a son mot à dire dans les usages qui sont faits de la science ?

Je ne le crois pas. Pour avoir participé, en 2009, aux états généraux de la bioéthique je dois dire qu'il est heureux qu'il y ait des citoyens qui fassent sortir certains scientifiques de leurs langues de bois. Cela peut parfois aussi aboutir à des impasses, comme c'est le cas pour les OGM. Je ne veux certes pas appuyer ce qui est anti scientifique mais je crois que les scientifiques doivent faire preuve de plus de responsabilité sociétale et doivent dialoguer davantage avec les citoyens. Je crois aussi beaucoup à l'introduction de l'éthique dans les parcours de formation des scientifiques afin que des

¹ Par technosciences s'entendent les nanotechnologies, les biotechnologies, les neuro technologies, les NBIC.

considérations éthiques soient intégrées à la performance technologique. La technologie doit être liée à une performance humaine et ce n'est hélas pas gagné !

Certaines contraintes écologiques, en particulier celles résultant du réchauffement climatique, menacent gravement l'avenir de l'humanité. Ne vont-elles pas, à travers ce que Teilhard nommait le « serrage planétaire », obliger les humains à mieux s'entendre, c'est-à-dire à remplacer des relations qui relèvent souvent de la force par d'autres types de relations relevant davantage du respect, de l'amitié voire d'amour ?

Je le crois profondément. La COP21 a certes suscité un rebond, mais on voit bien qu'il est insuffisant et que bien peu sont prêts à dépasser le stade des déclarations et agir efficacement. En ce sens je ne puis que redire que l'encyclique « Laudato Si » est une merveille. Elle établit un lien très fort entre l'écologie environnementale, l'écologie humaine et le cosmos. Elle montre que les problèmes écologiques ne se résoudreont pas par la seule technologie. Si elle peut et doit jouer un rôle considérable, elle ne dispensera pas pour autant de réaliser des choix de vie collectifs et individuels car il me semble qu'il faut commencer par de petites actions. Il faut d'abord créer un autre état d'esprit pour « prendre soin de la planète et de l'humain ».

Quand on voit que pour l'essentiel la lutte contre le réchauffement climatique revient à substituer les carburants fossiles par d'autres sources d'énergies dont on possède la maîtrise, n'est-on pas en droit de douter de l'efficacité des actions individuelles ? Insister sur cet aspect des choses n'est-ce pas pour les politiques une façon « d'amuser la galerie » ?

En raisonnant de la sorte je constate que l'on fait fi des minorités et l'on risque d'oublier qu'elles sont toujours à la source des grandes initiatives. Les initiatives de paix sont toujours prises par des minorités. Les grands moments forts de l'humanité ont toujours débuté par des actions en apparence insignifiantes. Nous les chrétiens, sommes bien placés pour le savoir. Le christianisme a commencé par un enfant dans une crèche. Ceux qui construisent la paix sont insignifiants : un pasteur Martin Luther King raillé, rejeté est insignifiant au départ, un Gandhi tout aussi insignifiant. De grandes choses commencent souvent par de petits événements qui pourraient passer inaperçus. Ce qu'il y a de petit dans le monde, d'insignifiant, voilà ce qui peut « confondre le monde des grands » et pourtant progressivement susciter un réel élan et investissement !

Cette question est la même quel que soit le degré de responsabilité qui est le nôtre dans la société. Selon les positions, les conséquences ne seront pas les mêmes mais dans tous les cas le succès d'une véritable démarche de progrès reposera sur la force spirituelle qui l'a suscitée. Si la démarche n'est pas relayée par un souffle spirituel les égoïsmes personnels, les intérêts collectifs, le côté identitaire que l'on voit ressurgir partout sous prétexte de peurs - y compris dans des grands pays comme les Etats Unis - elle déviara très vite de ses visées humanistes. J'oserais dire que c'est sur le fond des cœurs qu'il faut d'abord agir. Je crois que les grandes spiritualités du monde, que l'on voit souvent comme causes de conflit - conflits souvent instrumentalisés au plan politique - doivent au contraire être au rendez-vous pour que chacun d'entre nous puisse être porté par un souffle plus grand lui et abandonne ses désirs de toute-puissance. S'il n'y a pas un souffle qui porte, il devient impossible de contrer les méfaits que nous réservent les dérèglements climatiques.

Votre foi en la puissance de l'insignifiance mériterait de plus longs développements. J'espère que nous trouverons d'autres occasions d'y revenir. Je voudrais maintenant vous poser une question sur la Fédération des Universités Catholique d'Europe et du Liban (FUCE) dont vous êtes le Président ?

La FUCE regroupe 54 universités catholiques dans le but de monter ensemble des projets communs pour le service de nos étudiants, de nos enseignants mais aussi de la société. A titre d'exemple je vous présente deux projets en cours qui me paraissent importants, notamment au regard de ce que nous venons de dire.

Le premier, piloté depuis Lyon, concerne les relations entre l'islam et le christianisme en Europe et au Liban. Un sujet d'actualité pour le vivre ensemble et la cohésion sociale. Nous y apportons notre contribution d'universitaires et nous organisons, notamment ici à Lyon, des réunions de travail entre théologiens, islamologues, philosophes et autres anthropologues qui étudient les pratiques à mettre en œuvre pour éviter les déchirements, les conflits, et favoriser le vivre ensemble.

Le deuxième projet concerne les racines de l'Europe. Il nous semble que nos étudiants ont peu le sens de l'Europe. Ce qui est visualisé c'est le Brexit, c'est Bruxelles et ce n'est pas très réjouissant hormis Erasmus qui marche bien. Il nous a semblé utile de constituer des modules de formation qui permettront de prendre conscience de l'unité européenne, de ses influences judéo-chrétiennes et gréco-latines mais aussi celtes et orientales notamment. Quand on voit de belles figures comme Saint Irénée on voit en effet que tout n'est pas gréco latin. Le pape à Strasbourg a eu des mots formidables lors du discours qu'il a prononcé devant le Conseil de l'Europe. Il a mentionné nos multiples racines comme étant des sources de promotions de la personne humaine « corps-âme-esprit » et de la justice sociale et a pointé l'enrichissement que les différents peuples constituant l'Europe se sont mutuellement apportés.

Il ne fait pas de doute que nos universités catholiques réparties en divers points de l'Europe ont quelque chose à dire et elles le diront sans doute d'autant plus que l'élan européen retombe.

Au plan pratique le premier projet débouche sur des conférences suivies d'actes et un site internet dénommé « pluriel »² qui permet de suivre les travaux en cours. Le second projet qui vient de commencer va préparer des modules de formations via un Mooc qui sera disponible en français, en anglais et en espagnol.

Permettez-moi une question qui corrobore quelque peu celles que vous venez de traiter : comment voyez-vous la façon dont la laïcité est appliquée en France ?

Je vais vous répondre en vous expliquant la façon dont nous vivons la laïcité à Lyon. Je la trouve tout à fait exemplaire bien que je sache que ce n'est pas partout le cas. Pour moi la laïcité est faite pour entretenir une entente qui permette de construire le bien commun. Cela veut dire que dans un pays laïc on doit acquérir le sens du bien commun si l'on veut que chacun y contribue. Si ce sens n'existe pas cela va être très difficile. Nous avons à Lyon une tradition qui vient de très loin, une tradition de recherche que j'appellerai « consensus dynamique » entre les politiques de tous horizons, le monde socio-économique et les différentes religions. Par consensus dynamique j'entends que l'on ne prend pas les choses par le plus petit dénominateur commun mais par le croisement des richesses portées par les différents groupes dans le respect mutuel et sans prosélytisme. Une telle vision de la laïcité a du sens et crée une réelle dynamique.

² www.pluriel.fuce.eu

A l'opposé si la laïcité consiste à dire « vous les cathos, restez dans votre coin et ne sortez pas sur la place publique », ça ne peut pas aller. A Lyon beaucoup de personnes ont compris que la laïcité peut être une force et une chance et j'en suis très heureux, même s'il y a encore parfois des relents anticléricaux primaires.

Dans ce contexte, quelles doivent être les spécificités des universités catholiques ?

Dans ce contexte, et cela est nouveau, les cinq universités catholiques de France ont été labélisées « *Etablissements d'enseignement supérieur privé d'intérêt général* » ce qui veut dire que nous sommes reconnus comme apportant une contribution aux missions du service public d'enseignement supérieur. Cela signifie que nous sommes faits pour apporter nos spécificités au service public, dans le respect de la laïcité.

Quelles peuvent être ces spécificités ? En ce qui concerne la Catho de Lyon je vois notamment deux exemples symboliques au sens fort du terme.

Une licence *science de la vie* qui croise biologie et humanité : les questions éthiques sont abordées du dedans du parcours de biologie, pour promouvoir le respect du vivant et de l'humain. Elle est reconnue comme licence d'Etat et n'a pas d'équivalent dans l'université publique.

Un master nommé *philosophie et management* qui me semble caractéristique de ce que l'université catholique peut apporter puisqu'il croise les points clés de l'enseignement social de l'Eglise avec l'économie et le management. Cet enseignement est particulièrement bien adapté à Lyon, une ville qui compte de grands penseurs marqués par la doctrine sociale de l'Eglise, et dépasse largement le strict cadre du catholicisme.

Dans tous les enseignements que nous prodiguons nous nous efforçons, je le crois avec bonheur, d'apporter des regards humanistes qui font si souvent défaut dans notre société.

Pensez-vous que beaucoup d'élèves choisissent l'université catholique parce qu'ils sont attirés par un enseignement teinté d'humanisme ?

A l'évidence si l'on compare le nombre d'étudiants inscrits dans les universités d'Etat et les universités catholiques il y a un ordre de grandeur d'écart, mais nous sommes par contre en croissance plus forte. Le journal « Le Monde » qui est venu récemment faire une enquête dont ils ont fait leur « une » s'est posé la question de savoir ce qui attirait les étudiants chez nous. Il a reconnu qu'un modèle éducatif permettant un accompagnement personnalisé des étudiants et insufflant du sens à leur démarche était attractif. Beaucoup de jeunes ne veulent en effet plus exercer un métier dont ils ne voient pas le sens.

Par ailleurs la présence de nombreux étudiants étrangers dans nos facultés permet d'élargir notre regard humaniste, ce qui est un grand atout. Ces étudiants provenant d'horizons très variés apportent énormément au plan de l'apprentissage du vivre ensemble. Ils nous apprennent, comme le demandent les Evangiles, à porter un regard bienveillant sur autrui quelle que soit sa situation. C'est là le début d'une connaissance qui n'est pas sans lien avec ce que Teilhard nous indique en termes de socialisation et de personnalisation.

Teilhard est-il enseigné à l'intérieur de la faculté ?

Il n'y a pas de cours dédiés, mais des enseignements spécifiques sont à la disposition des étudiants, comme ceux de la chaire science et religion. Ce qui est important c'est que beaucoup d'éléments constitutifs de la pensée de Teilhard se retrouvent dans nos enseignements et permettent de sortir de l'individualisme ambiant souvent bien triste. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas prendre soin de soi mais que plus nous sommes en relation avec la société, avec l'autre et avec le cosmos, plus nous allons nous personnaliser au souffle de la spiritualité. L'union est alors différenciatrice, elle personnalise, comme dit Teilhard. Elle n'est pas une fusion dans un grand tout comme beaucoup le pensent. Le souffle de la pensée de Teilhard, le sens qu'il donne à l'évolution et à la croissance sont très présents dans notre université. Ils constituent des chemins d'espérance face aux temps difficiles qui pourraient se préparer.

En terminant je voudrais revenir sur la force de l'insignifiance que nous avons brièvement évoquée et qui est sans doute l'un des plus grands secrets de l'évangile. Les plus grandes choses sont souvent construites à partir des plus petits parmi nous. C'est dans la reconnaissance de la faiblesse-vulnérabilité que nous sommes forts, car nous sommes alors réceptifs à l'essentiel. Il me semble que tout ce qui respecte la vulnérabilité de l'homme va dans le sens d'une création de diversité, diversité qui est par elle-même un élément clé de l'évolution. Si le vivant ne disposait pas d'une vulnérabilité lui permettant d'être touché par son environnement, il est clair qu'il n'évoluerait pas et mourrait très vite.

Cela n'exclut évidemment pas la nécessité d'une certaine robustesse. C'est là une affaire d'équilibre dynamique qui, dans les affaires humaines, relève pour une bonne part des enseignements d'ordre éthique et humaniste que proposent des universités comme la nôtre...